

Éveline Soulier

Pour un air d'accordéon

Récit



ÉDITIONS
CABÉDITA
2018

REMERCIEMENTS

À mes parents, à Arlette, aux membres de ma famille, qui m'ont confié avec tant de simplicité et de spontanéité, malgré la difficulté parfois, ces histoires de vie;

à ma sœur et à mon frère, qui m'ont fortement encouragée à poursuivre mon travail d'écriture;

à Paul Schneider pour son soutien précieux, son amitié, sa préface, sa lecture attentive et critique;

à François Trouttet pour sa lecture avisée, ses conseils littéraires;

à mon éditeur, Éric Caboussat, pour s'être intéressé et attaché à mes écrits et m'avoir soutenue efficacement dans le cheminement qui mène à la publication;

à Daniel Capt et son épouse, à leur fille Sadia pour leur accueil chaleureux et leur écoute bienveillante;

à Marianne et Armand Golay, résidents de la vallée de Joux, qui ont facilité mes recherches et permis notre rencontre avec Daniel;

à toutes celles et ceux qui, directement ou indirectement, m'ont persuadée de la nécessité de ce travail de mémoire.

Photo de couverture: Marie-Andrée Michaud (1950)

Dos de couverture: Roger Moulet (1950)

© 2018. Éditions Cabédita, CH-1145 Bière

BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains

Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-807-5

Préface

Que n'a-t-il pas déjà été écrit sur cette frontière franco-suisse durant l'occupation nazie ! Serait-ce encore un récit de la Résistance ? L'évocation d'un passé – même s'il est déjà lointain – qui hante toujours nos mémoires collectives ?

Détrompez-vous, chère lectrice, cher lecteur, vous tenez en main bien plus que cela : une belle saga familiale, dans laquelle Éveline Soulier nous invite à nous associer à son voyage intérieur et à nous poser des questions essentielles.

Remémorons-nous. Il y a quatre-vingts ans, la population du Jura est pauvre, Foncine-le-Haut reste loin de tout, même si le tacot relie par voie ferrée ce village à la sous-préfecture de Pontarlier et, de l'autre côté, à la petite ville de Champagnole. Le confort que nous connaissons aujourd'hui n'y a pas encore fait irruption. Les parents n'ont pas les moyens d'offrir une formation aux enfants, surtout aux filles... Il faut très tôt quitter l'école pour le travail à la ferme ou à l'usine. Alors, l'accordéon qui est joué aux bals du samedi soir et fait valser la jeunesse devient un lien social vital. Roger s'y met en autodidacte, dès ses six ans. Et voilà la guerre, cette chape qui étouffe toute joie, les exactions de l'occupant, brimades et violences, exécutions sommaires, et ce terrible 30 août 1944...

Avec l'accordéon du papa comme fil rouge, Éveline nous embarque dans cette histoire familiale. Elle prête sa voix à celles et ceux qui n'ont pas eu l'occasion de se faire entendre, que l'Histoire ne retiendra pas ; ces petites gens ont pourtant aussi une histoire digne d'être rappelée.

Nous tournons les pages de l'album de photos, nous nous arrêtons aux moments forts. C'est un va-et-vient dans le temps,

à l'image de la mémoire de la maman qui lutte contre l'oubli. Un demi-siècle plus tard, les trois frères et sœurs font le parcours à travers ce vaste Risoux où l'on se perd facilement et dont leur père leur a tant parlé : au péril de sa vie, et à la barbe des soldats allemands et douaniers suisses, adolescent, connaisseur des lieux, il était descendu chez Foetisch à Lausanne pour acquérir son premier accordéon. La boucle est ainsi bouclée, l'accordéon, la mémoire ravivée malgré les ans, l'hommage aux humbles épris de liberté, solidaires...

Éveline a, elle aussi, cultivé les liens transfrontaliers, par la musique ; ainsi a-t-elle dirigé durant une décennie l'Union Chorale de Sainte-Croix que je présidais. Je connaissais donc déjà sa merveilleuse voix de soliste et sa fibre pédagogique la conduisant à la musicothérapie. Ici, je découvre sa plume, son écriture sensible même quand elle reproduit l'oralité de son papa, ses descriptions authentiques, poétiques et intimistes. Et aussi son ouverture aux autres, l'amie d'école portugaise qui l'introduit dans le monde lusitamiens qu'elle apprécie tant, cette immigrée comme l'était son grand-père fribourgeois, et les collègues de travail de Roger, son père.

Ce n'est donc pas une histoire de plus dans l'abondance des publications concernant l'ethnologie si particulière du Jura franc-comtois et suisse, ni un récit d'exploits de passeurs et contrebandiers. Cet ouvrage est témoignage et offrande.

Paul Schneider, Sainte-Croix

Prologue

La guerre abandonne derrière elle les voiles d'un brouillard qui s'effiloche avec le temps. On apprend à vivre avec ce qu'il en reste, à panser les blessures, et la voix des témoins se casse toujours à un moment ou à un autre de l'histoire. Et c'est toujours au même endroit.

Ce qui m'importe, c'est comprendre pourquoi, à un moment précis de l'histoire, tout à coup la voix souffre. Pourquoi les mots restent accrochés dans la gorge. Pourquoi la mémoire fait défaut. Pourquoi elle fait des faux avec du vrai, mais aussi pourquoi elle n'en demeure pas moins vraie. Parce qu'elle n'appartient qu'à celle, qu'à celui qui la porte, la conduit. Parce que c'était leur vie, parce que c'est leur vie.

D'eux, je ne sais pas tout. Il me faut faire avec ce qu'ils ont bien voulu me confier. Quelques cahiers d'écoles, des photos de famille, des témoignages. Les confronter avec des documents d'époque, d'autres récits. De toute façon, je me dois de leur rester fidèle. Ne rien livrer qui ne vienne d'eux ou de ces écrits que j'ai griffonnés durant des années dans des cahiers, au gré de leurs confidences.

Je veux comprendre pourquoi, à l'évocation d'un nom, à l'énonciation d'une simple phrase, toujours la même, mon père se met à pleurer. Pourquoi il a passé sa vie à construire des maisons, comme on rejouerait toujours la même scène, comme on revivrait toujours le même film.

Je veux comprendre pourquoi ma mère ressasse et pourquoi les privations passées se sont imprimées sur son corps. Pourquoi sa mémoire, qui était si brillante, a peu à peu perdu de sa force.

Je veux comprendre comment on dépasse cela, comment on est arrivé à vivre malgré tout.

Je veux les comprendre tous les deux. Lui, le bâtisseur musicien ; elle, la voyageuse immobile.

Première partie

L'Occupation

Il se souvient

Ce dont il est sûr, c'est qu'on lui a donné ce pli à remettre en main propre. Quand était-ce au juste ? Le matin même ? La veille ? Ou quelques jours avant le 30 août 1944 ? Il devait certainement rentrer du chalet¹ avec l'âne. Il n'est pas vraiment agent de liaison, non, il n'a jamais dit ça ! Mais à plusieurs reprises on lui a demandé de se rendre au maquis avec une enveloppe cachetée.

Son père a des propriétés dans la combe, non loin du GM² du capitaine Richard. Pour y être allé débarder du bois, faucher ou labourer avec son frère, il connaît parfaitement le terrain. Et puis, il connaît aussi les hommes qui descendent régulièrement à la ferme pour se ravitailler. Son père n'hésite pas à leur offrir la nourriture dont ils ont besoin. Les échanges se font discrètement à l'arrière-cuisine, tous rideaux tirés, après le couvre-feu. Si les Allemands venaient à s'annoncer, on pourrait toujours s'échapper par la porte de derrière, celle qui donne sur la montagne. La nuit, se sauver par la montagne, c'est comme s'engouffrer dans un passage secret. On peut facilement semer l'ennemi dans ce labyrinthe de caillasses et de buissons. Et puis, plus loin encore, il y a la forêt avec tout un entrelacs de chemins où les Allemands ne s'aventurent presque jamais.

Un jour, bien avant ce fameux 30 août, une patrouille allemande demande à perquisitionner la maison. Son père, fier comme

¹ Il s'agit de la fromagerie où l'on apporte, matin et soir, le produit de la traite pour la coulée du lait et la fabrication du fromage.

² Le GM désigne un groupe mobile de résistants (maquis) et le lieu sur lequel ils opèrent pendant la Seconde Guerre mondiale.

Artaban dans sa capote militaire de l'armée suisse, se campe sur le seuil. Il prend sa grosse voix, celle qui s'entend jusque dans les hameaux voisins, et leur interdit fermement l'entrée. Les Allemands, intimidés par l'uniforme, rebroussent aussitôt chemin.

Mais ça, c'était avant, bien avant. Depuis l'annonce du débarquement des Alliés, on ne badine plus d'uniforme à uniforme. Les Allemands sont devenus nerveux. On a entendu parler de massacres et de villages incendiés dans le Vercors et dans l'Ain.

Les maquisards ont décidé de surprendre l'ennemi sur ses itinéraires de repli. C'est comme une gigantesque nasse dont le goulet se rétrécirait progressivement vers l'est. Le capitaine l'a sûrement expliqué à ses troupes avant le 30 août. Ils allaient pouvoir bénéficier d'un effet de surprise et ce serait l'occasion d'une première opération de combat.

Lui, il se met à raconter. Il ne se fait pas prier. Une fois que la mémoire est enclenchée, elle ne s'arrête plus.

« Tu me parles d'un temps !... »

» J'avais seize ans. Je travaillais avec mon père. Ça faisait belle lurette que j'avais quitté l'école... et cette vieille brute !... cette institutrice qui tabassait les élèves à longueur de journée. Je n'ai jamais rien appris à l'école. J'avais envie de vomir rien qu'à l'idée d'y aller. Mon frère et moi, on travaillait à la ferme dix heures par jour ! Oh ! ça non, c'est pas le travail qui manquait ! Y avait les cultures de blé, d'avoine, d'orge, de pommes de terre. À la belle saison, il fallait conduire les bœufs aux labours. Il fallait aussi tailler, semer, faire les foin. Les animaux, c'était notre affaire ! *Frida*, la jument, une brave bête comme j'en ai jamais vu ! Et puis le *Marquis*, un taureau entier, énorme, treize ans, obéissant, docile. On l'attelait à la charrue, il connaissait le chemin par cœur, faisait demi-tour au bout de chaque sillon. J'avais juste à tenir la charrue pour qu'elle ne bascule pas. L'hiver, y avait le bois à débarder. Les bœufs avaient de la neige jusqu'au col. Ils avançaient lentement. Bien plus tard, mon père a acheté son premier tracteur. Un Renault, lourd à l'arrière, pas de différentiel. Cette bringue se dressait droit debout comme un cheval sur ses

pattes arrière! Bien sûr, ce qui devait arriver est arrivé. On s'est pris avec une remorque de bois. C'est le *Marquis* qui nous a sortis! Tracteur et remorque!

» Mon père voulait que le travail avance, on n'en faisait jamais assez! Fallait bien payer la ferme qu'il avait achetée en plus de la sienne. Il s'est dit au village que la famille s'enrichissait. Moi, je n'ai jamais vu de différence. J'ai toujours mangé pareil, pas mieux, pas plus mal. Si je voulais de l'argent de poche, il me fallait aller le chercher moi-même en contrebande.

» Ma sœur aînée aidait ma mère à la cuisine, aux champs, à l'écurie. Y avait aussi le petit dernier, qui avait sept ans à tout casser. Et puis tante Marie, qui déraillait complètement depuis son chagrin d'amour. Elle n'arrêtait pas de dire: «Ça n vaut pas un pet de cul!» L'été, dans les champs, entre deux râtelées, on la voyait relever sa jupe, elle pissait droit debout en grommelant. On lui faisait jamais de remarque, parce qu'elle n'aurait pas compris, et puis elle donnait de sérieux coups de main à la ferme. Dès le début de la guerre, on a accueilli des réfractaires au STO. On les cachait. Ils étaient logés et nourris. Ils rendaient des services. Tout ça, ça faisait de la vie! Ça demandait à manger et à boire, alors vous pensez, pour mon père, y avait pas trente-six choses à mégoter: il fallait travailler, un point c'est tout! On l'entendait donner des ordres dans la campagne. C'était pas un tendre, mais il avait du cœur.»

On s'éloigne de la date du 30 août 1944, mais il faut le laisser parler, il faut qu'il raconte.

« Mon père est arrivé de Suisse avec sa famille en 1912. Il avait quatorze ans. À cette époque, la famille vivait sur un lopin de terre insignifiant du canton de Fribourg. Beaucoup de Suisses cherchaient à s'installer en France. Mon père était commis de ferme. La plupart du temps, il dormait sur la paille. Alors, quand il s'est marié avec Léontine, une Française, en 1922, il a repris la ferme.»

– Attends! Il a repris la ferme de qui?

« Ben... de la famille de Léontine, sa femme, pardi ! Il a racheté les parts de ses sœurs à elle et il a fait venir ses parents à lui : Joséphine et Vital !... »

» Vital est mort en 1943 et Joséphine dix ans plus tard. Ma grand-mère est morte aveugle à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Elle a eu quatorze enfants entre 1887 et 1905. Quatorze, t'entends ! Six enfants sont morts prématurément et Raymond a été foudroyé à cent mètres de la ferme de La Vernouge en 1917. Il avait douze ans !... »

» Et moi ?... Tu me demandes si je suis Suisse ou Français ?... Les deux, mon capitaine ! La Suisse, je la connais bien ! Combien de fois je suis allé chercher du tabac ! On partait à la nuit noire, par n'importe quel temps, en petit groupe de trois ou quatre. Le gros du parcours se faisait dans la forêt. On longeait le mur suisse, on se repérait aux numéros des bornes-frontière, on franchissait le col à 1400 mètres, au nez des patrouilles allemandes, et des douaniers suisses. Bien sûr que c'était risqué ! On avait nos passages ! En réalité, tout le monde savait, tout le monde se doutait de quelque chose. Dans le village, on revendait le tabac aux vieux, à des personnes qui en avaient besoin et qui le troquaient à leur tour au marché noir contre des tickets ou des vivres de première nécessité. On donnait aussi quelquefois un ballot au maquis en plus de la viande, du fromage et du beurre qu'ils venaient demander à la ferme. Certains nous signaient un papier en échange. C'est arrivé que des malins nous confisquent la totalité de la cargaison, prétendant que c'était pour la bonne cause. Ils disparaissaient dans la nature. On ne les revoyait jamais. Mais de cela on n'osait pas parler. C'étaient pas des hommes et des femmes qu'on passait. À quatorze ou seize ans, on cherche à gagner un peu d'argent de poche, mais après, quand on l'a cet argent, on se sent idiot, parce qu'il n'y a rien à acheter. C'est comme ça qu'on jouait notre jeunesse. On était dur. Les fusils-mitrailleurs, ça faisait froid dans le dos, mais on y allait quand même. Moi, avec mon argent de poche, j'ai économisé pour m'acheter un accordéon. Je suis allé le chercher en contrebande, jusqu'à Lausanne ! »

La digression prend fin avant l'épisode de l'accordéon à Lausanne. Il est préoccupé par autre chose. Autre chose qu'il faut qu'il éclaire dans sa tête et nous livre progressivement, par petites doses.

«Ma sœur aînée aussi, elle faisait de la contrebande. Elle s'est fait arrêter par les douaniers suisses et a même fait de la prison. Parfois... on faisait les choses sans se poser de questions. On ne cherchait pas à comprendre. Une nuit, ça s'est dit au village que ma sœur aînée partait en contrebande avec ses copines. On leur a confié un jeune couple. Des Juifs sûrement. La femme était enceinte, elle avait de la peine à marcher dans les bois avec ses petites chaussures. Il pleuvait à verse. De la boue, des trous partout. C'était le mois de novembre... Faut lui demander à ma sœur! Elle te racontera!»

Non! Il n'a jamais dit qu'ils étaient des passeurs, ça s'est trouvé comme ça. On a rendu service un jour. Un service, ça ne se refuse pas. D'ailleurs, on n'est pas tout seul. Le même de douze ans, qui a passé des Juifs une nuit dans le Risoux, parce que son père lui a dit: «C'est toi qui iras, j'ai fait ma guerre de 14, tu feras la tienne!» Un nommé Gérard, un autre. Lui non plus ne savait pas. Passeur d'une nuit. Ça s'est trouvé comme ça. Il a fait ce que son père lui a demandé. Les vrais passeurs, ceux qui ont caché et sauvé des hommes et des femmes, on les appelle aujourd'hui des Justes. Les autres, on ne les appelle pas. Il n'a rien à redire là-dessus. Parfois, les vrais passeurs se chargeaient d'un peu de tabac, ça leur servait de couverture, c'était moins dangereux pour eux, au cas où ils se feraient arrêter.

Ce dont il est sûr, c'est qu'on lui a donné ce pli à remettre; ce dont il est sûr aussi, c'est que le Russe s'est arrêté à la ferme et qu'il a vu l'accordéon. Était-ce le matin? La veille? Ou quelques jours avant le 30 août 1944?... Il ne sait plus. Peu importe. «Ça remue, ces choses-là!»

Le Russe, il est entré, il a vu la mère, la sœur aînée, il a vu le gosse de seize ans et il a vu l'accordéon.

Elle se souvient

Elle ne comprend pas toute cette agitation. Son père sait certainement quelque chose. Le bruit court au village que les maquisards préparent une action. Ils ont entendu parler d'un barrage au niveau du virage de La Renardière. Cette embuscade servira à piéger les Allemands qui passeront en camion.

Il serait préférable de fuir ou de se cacher. Un conseil de famille se tient dans le parc de tante Rolande. Les uns sont d'accord pour partir sur le Mont-Noir, comme au moment de la débâcle, lorsque les Allemands ont lancé leur première grande offensive et ont déferlé sur tout le nord-est de la France. Quelques-uns veulent se cacher dans l'église, les autres sont d'accord pour rester à la maison et attendre. Son père ne cesse de dire : « De toute façon, ils ne nous feront rien, je leur dirai que je suis veuf avec quatre gosses. »

« Ma mère s'appelait Yvonne. Elle est née en 1906 au château de Beauvoisin, en Bresse, d'un père jardinier et d'une mère couturière. Son père est mort subitement en faisant une corbeille de fleurs, et sa mère, partie plus tard soigner son fils Maurice, atteint de typhoïde et soldat à Haguenau, est décédée à son tour de la même maladie. Ma mère est ensuite devenue femme de chambre. Elle m'a parlé quelquefois de mon frère Maurice. Avant ma naissance, elle avait accouché de deux autres enfants qui sont morts en bas âge. L'un s'appelait Jean, l'autre, elle l'avait appelé Maurice, comme l'oncle mort à Haguenau... »

» Pendant la débâcle, on s'est sauvé dans la montagne. On a entassé des vivres et des matelas sur une charrette. Quand

on a entendu dire que les Allemands arrivaient et qu'ils allaient occuper les maisons vides, on est tous redescendus. Des soldats autrichiens avaient déjà pris possession du logement au-dessus. Au début, ils étaient gentils, ils racontaient à ma mère qu'ils avaient laissé leur femme dans leur pays et que leurs enfants avaient le même âge que nous. Nous, les gosses, on savait bien qu'on était en guerre, alors on leur faisait des farces. On versait des seaux d'eau sous leur porte. Ils ne disaient rien. Mais ça c'était avant. Avant la naissance de notre petit frère en 1941.»

La mémoire ancienne est précise, inaltérée. On en vient inévitablement à ce moment où tout a basculé. Une inflexion fragile, presque enfantine, s'installe dans le timbre de la voix.

«Ma mère est morte le 14 juillet 1942. J'avais dix ans... Mon père n'était plus le même. Je l'entendais pleurer la nuit dans la chambre où nous dormions tous ensemble avec mes deux petits frères âgés d'un an et trois ans et ma sœur de six ans. En 1944, à l'âge de douze ans, j'ai réalisé que rien ne serait plus jamais comme avant. Tante Simone s'occupait parfois de mon petit frère Michel. Mon père voulait que j'assume mon rôle d'aînée, que je sois comme une seconde mère pour mes frères et ma sœur. J'avais peur. Peur qu'il arrive quelque chose... Heureusement, j'aimais vraiment aller à l'école. Marie-Rose, la maîtresse, voulait que j'entre à l'École normale. J'en ai parlé à mon père. J'étais première de la classe. Elle espérait pour moi une carrière d'institutrice. Mon père n'a rien voulu savoir...»

Les silences en disent parfois plus long que les mots. Ce quelque chose qui s'est cassé un jour s'est imprimé à jamais dans la mémoire. C'est comme un cheval qu'on aurait stoppé brutalement dans sa course. Cet obstacle qu'on n'a jamais franchi, il reste là, comme un fantôme, à hanter nos nuits.

«La nuit, je me cachais sous les draps pour lire avec une lampe. J'entendais mon père pleurer. C'était la guerre, on n'y

pouvait rien. J'imaginai que l'ennemi allait venir nous chercher. J'avais compris que maman n'était plus là, qu'elle ne serait plus jamais là. C'est difficile à expliquer ces choses-là. On n'accepte jamais... Qu'est-ce que je pouvais leur dire aux petits ?

» Quand elle est morte, je n'arrivais pas à pleurer. Ils ont cru que je n'avais pas de cœur, que ça ne me faisait rien. J'étais assommée, rien ne venait. J'ai appris à ne pas pleurer. Je ne pleurais jamais. J'avais juste peur... Je les prenais dans mes bras. Parfois, tante Simone, qui gardait le petit au village, nous le ramenait à la maison. On le mettait dans le lit-cage de la grande chambre. On était tous là, orphelins, serrés les uns contre les autres, mon père dans le même lit que l'avant-dernier, moi dans celui de ma sœur Geneviève, plus jeune de quatre ans, on se blottissait l'une contre l'autre.

» La veille du 30 août 1944, j'ai bien vu que mon père était différent. Il avait décidé que nous devions rester cachés dans la maison tous les cinq. Depuis quelque temps, il ne travaillait plus parce qu'il était malade. D'artisan boulanger, il était ensuite devenu simple commis, puis ouvrier d'usine en lunetterie. En 1944, nous n'étions plus que quatre, enfin cinq avec mon père. Nous n'avons jamais connu nos frères Jean et Maurice. Heureusement ! Six orphelins ! Tu imagines !... »

Ah ! oui, cette poésie que tu nous récitais par cœur et que j'ai apprise plus tard à mon tour : « Ils sont blottis, pas un ne bouge, au souffle du soupirail rouge... » *Les effarés !... Arthur Rimbaud !...*

« Oui, où j'en étais déjà ?... Il faisait vraiment froid dans la grande chambre et il n'y avait même pas le soupirail rouge du boulanger pour nous réchauffer. Pour tempérer la cuisine, mon père allait chercher de la sciure et des fagots dans la menuiserie de l'oncle Raymond. Ce qui manquait surtout, c'étaient les fruits et la viande. Alors, on achetait de la tétine de vache que l'on faisait griller à la poêle et que l'on arrosait de vinaigre. Parfois, on nous donnait un veau mort-né et cela arrivait que nous mangions du chat. C'est pas mauvais le

chat ! Ça ressemble un peu au civet de lapin ! Mon père faisait ce qu'il pouvait. Il achetait du tabac aux contrebandiers, il gardait ce dont il avait besoin pour son usage personnel et troquait le reste contre du beurre et du fromage au marché noir. Il plantait des choux et des pommes de terre dans le jardin. Nous arrosions copieusement la terre de nos seaux hygiéniques...

» Les habitants des fermes devaient certainement se nourrir autrement. Mais nous, on n'osait pas demander. On n'avait pas seulement idée d'aller voir. On ne les connaissait pas. On avait notre fierté. On ne savait presque rien de ce qui était tout près. »

Table des matières

REMERCIEMENTS	6
PRÉFACE	7
PROLOGUE	9
PREMIÈRE PARTIE : L'OCCUPATION	11
Il se souvient.....	12
Elle se souvient.....	17
Il a joué <i>Kalinka</i>	21
Elle entend les balles siffler dans le jardin.....	26
Cette phrase, qui chaque fois le fait pleurer	30
Elle ira à l'école, coûte que coûte.....	34
Il joue <i>In the Mood</i>	39
Libérée de l'enfance	44
Les animaux, « ça le connaît ».....	50
Voyageuse immobile	56
Militaire musicien	60
Tous les âges de la vie mélangés en elle.....	65
Une ruche franco-suisse	70
DEUXIÈME PARTIE : LA RÉPARATION	77
La rencontre.....	78
Naissance.....	86
Quand les corps se confondent.....	91
Exil cartusien	95
Petite enfance.....	100
Pour un air d'accordéon.....	106

Elles sont belles, tes bottines !.....	109
Granada.....	115
Le dernier Noël de mémé.....	120
En sortant de l'école.....	123
Des nouvelles d'Algérie.....	128
 TROISIÈME PARTIE : L'ACCOMPLISSEMENT.....	131
Atteindre le silence.....	132
Tous étrangers.....	134
Livre d'or.....	142
La musique au secours de la mémoire.....	147
Amitié franco-portugaise.....	151
La quête de perfection.....	155
Cahier de travaux pratiques.....	160
Réparer la mémoire.....	164
Le Gy de l'échelle.....	168
Dans les pas des contrebandiers.....	172
Donner à boire à la douleur.....	180
 ÉPILOGUE.....	184
 BIBLIOGRAPHIE.....	187
 TABLE DES MATIÈRES.....	189